

**Malakoff
scène
nationale**

Bérénice



© Pascal Victor

De **Jean Racine**

Adaptation et mise en scène **Isabelle Lafon**

Mercredi 29 et jeudi 30 mars 2023 à 20h

Malakoff scène nationale - Théâtre 71

3 Pl. du 11 Novembre, 92240 Malakoff

Réservations : 01 55 48 91 00

Tarifs : de 5 à 28€

En ligne sur : <https://malakoffscenenationale.fr/>

Bureau de presse – Malakoff scène nationale - Théâtre 71 : **ZEF**

Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37

Assistée de Clarisse Gourmelon : 06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr / www.zef-bureau.fr

Bérénice

D'APRÈS RACINE, ISABELLE LAFON, LES MERVEILLEUSES

DE

Jean Racine

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE

Isabelle Lafon

ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Jezabel d'Alexis

LUMIÈRE Jean Bellorini

COSTUMES Nelly Geyres

AVEC

Karyll Elgrichi

Pierre-Félix Gravière

Johanna Korthals Altes

Judith Périllat

Isabelle Lafon

>Durée : 1h15

>A partir de 15 ans

Production Théâtre Gérard Philipe – Centre dramatique national de Saint-Denis. Coproduction Les Merveilleuses, MC2 : Grenoble. Action financée par la Région Île-de-France.

La compagnie Les Merveilleuses est conventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC Ile-de-France.

NOTE D'INTENTION

« *Arrêtons un moment...* »

La pièce *Bérénice* commence comme ça. On s'arrête donc juste un moment. On arrête un moment de vie, on le suspend tellement il est fort, il déborde.

Ce n'est pas juste, d'ailleurs, de dire qu'elle commence comme ça car elle commence par la préface de Jean Racine, par cette voix que j'imagine du vieil homme.

Et nous là, assis autour d'une table, nous l'écoutons, prêts à bondir, nous lancer dans sa pièce. Lui qui commence par : « C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. »

et qui, malicieux insolent intransigeant, ajoute quelques lignes plus loin « qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien ».

Il répond à ceux qui lui reprochent le peu d'action comme si s'aimer ce n'était pas de l'action.

Mais là, et là en l'occurrence très vite, on sait que Titus décide de ne pas épouser Bérénice l'étrangère, donc la question n'est plus seulement l'amour mais qui va dire que c'est fini. Qui va l'annoncer à Bérénice ?

Charger Antiochus ? Titus lui-même ? Révélation, thriller à retardement ! Arrêtons un moment...

Mais l'engagement politique poétique de Racine c'est la langue inventée. Je pourrais dire l'hospitalité sans merci de la langue, de ce qu'on dit sans cesse. Par exemple Antiochus ne dit pas « je veux être aimé » mais juste « lui dire que je l'aime ».

Arrêter ce moment-là.

On peut dire que Racine met la langue dans tous ces états. Mais là il y aussi l'État Rome, la langue de l'État qui se bat, et supporte mal les états de langue. La décision de l'Etat, c'est de dire : « Non, pas de reine étrangère » mais la langue des états amoureux ne peut le dire comme ça. Entre l'Etat et les états tout se tire, s'allume, s'éclaircit.

Bérénice la juive, Titus le Romain et Antiochus l'Arabe.

Qu'est-ce qui l'empêche de l'aimer ? Son statut d'empereur, Rome, la raison d'Etat ? Bérénice l'étrangère ?

Il y a les confidents et confidentes. L'existence forte d'une écoute, et c'est de cela que je pars. Écoute de la préface, écoute de ceux qu'on appelle les confidents, ceux de l'ombre ; ceux à qui on se confie, ceux qui poussent, arrêtent, précèdent. Donc nous sommes toujours regardés, écoutés. Le groupe d'acteurs est divisé. 1, 2, 3 sur le « ring » et le reste écoute, suit, prêt à intervenir, à reprendre, à soutenir, à relever Bérénice – ou Titus ou Antiochus –, à lui souffler ce qu'il y a à dire.

C'est comme chez Bach : pas de mélodie chez Racine mais l'existence du contrepoint toujours. Tout avance en même temps. En même temps ils jouent, en même temps ils sont le regard, en même temps la préface... Le Théâtre écoute. (Au cinéma, rien de plus beau dans un champ-contrechamp que de rester sur le visage de celui qui écoute.)

Contrepoint : « superposition de mélodies distinctes ».

Je n'arrive pas à envisager une distribution dite classique même si je ne sais pas si cela existe. Ou plutôt : je ne me pose pas la question mais je me pose la question d'un groupe capable de recevoir la confiance de Racine. De la soutenir, de s'y plonger, de s'y laisser prendre sans larmes, sans complaisance. J'ai du mal à imaginer qu'un spectacle puisse être fini une fois les répétitions closes. Nous avons commencé Bérénice avec cinq comédiens Karyll Elgrichi, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes et Judith Périllat et moi-même. Puis une autre version s'est imposée en tournée avec quatre comédiens resserrant peut-être le propos. Y aura-t-il une nouvelle version ? Les versions sont des approches légèrement modifiées d'une même mélodie....

Isabelle Lafon
Metteure en scène
Décembre 2017



© Pascal Victor

BÉRÉNICE, EXTRAITS

PRÉFACE DE JEAN RACINE

Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie ; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple et ne soit qu'un. » [...]

Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. »

LA LANGUE D'ÉTAT CONTRE CELLE DES ÉTATS AMOUREUX

TITUS

N'accablez point, Madame, un prince malheureux ;

Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.

Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,

Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.

Rappelez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois

M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.

Il en est temps. Forcez votre amour à se taire,

Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire,

Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.

Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.

Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
À retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse.
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur, et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah cruel ! Est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! Je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignorez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
À quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me disiez-vous : Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était temps encor. Que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consolait ma misère.
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le Sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers plutôt qu'une si chère main.
Leur haine dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors, et me laisser séduire.
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.
Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux

Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait. Mais la gloire, Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre.
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Hé bien régnez, cruel, contentez votre gloire.
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour, qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous-en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts. »

MISE EN SCÈNE

ISABELLE LAFON



Formée aux ateliers de Madeleine Marion, Isabelle Lafon a joué dernièrement dans *Mort prématurée d'un chanteur solitaire dans la force de l'âge* de Wajdi Mouawad. Précédemment elle a travaillé sous la direction de Marie Piemontese dans *Phèdre le matin*, de Chantal Morel dans *Les Possédés* de Dostoïevski, de Guy-Pierre Couleau dans *La Chaise de paille* de Sue Glover. Elle a également travaillé auprès d'Alain Ollivier, Thierry Bédard, Daniel Mesguich, Michel Cerda ainsi que Gilles Blanchard.

Elle a mis en scène, adapté pour le théâtre et joué dans chacun de ses spectacles : *La Marquise de M**** d'après Crébillon fils, puis artiste associée au Théâtre Paris-Villette : *Igishanga* d'après *Dans le nu de la vie – récits des marais rwandais* de

Jean Hatzfeld, *Journal d'une autre* d'après *Notes sur Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, *Une Mouette* d'après *La Mouette* de Tchekhov. Depuis, elle a créé *Deux ampoules sur cinq*, *Nous demeurons* et *L'OpoPONax* de Monique Wittig. En septembre 2016, *Deux ampoules sur cinq*, *L'OpoPONax* et *Let me try* d'après le journal de Virginia Woolf ont été réunis sous le cycle *Les Insoumises* au Théâtre national de La Colline. Enfin, elle a mis en scène en janvier 2019 *Bérénice* de Jean Racine au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis et créé *Vues Lumière* en mai 2019 au Théâtre national de La Colline.

Elle a réalisé un moyen-métrage, *Les Merveilleuses*, sélectionné dans la catégorie fiction du festival de Pantin en 2010. Également pédagogue, elle dirige de nombreux ateliers auprès de publics amateurs et professionnels, notamment à l'école du Théâtre national de Bretagne, à l'Académie Fratellini ou encore à La Maison des Métallos et en 2020 au Conservatoire National supérieur d'Art Dramatique.

LES COMÉDIENS

KARYLL ELGRICHI



© DR

Elle débute au théâtre de l'Alphabet à Nice en 1993 puis intègre le cursus de l'École Claude Mathieu. Elle joue dans les spectacles de Jean Bellorini : *Karamazov*, d'après *Les Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski, *La Bonne âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht ; *Tempête sous un crâne* d'après *Les Misérables* de Victor Hugo ; *Oncle Vania* de Tchekhov ; *Paroles gelées* d'après Rabelais ; *Un violon sur le toit* ; *La Mouette* de Tchekhov. Ainsi que dans deux mises en scène Jean Bellorini et Marie Ballet : *Yerma* de Frédéric Garcia Lorca et *L'Opérette*, un acte de *l'Opérette imaginaire* de Valère Novarina.

En 2015, elle joue le rôle de Martine dans la création de Macha Makeïeff, *Trissotin ou Les Femmes Savantes*. Elle joue également dans *Les Précieuses ridicules* mis en scène par Julien Renon ; *Puisque tu es des miens* de Daniel Keene ainsi que *Et jamais nous ne serons séparés* de Jon Fosse, mise en scène de Carole Thibaut ; *L'Avare* de Molière, mise en scène de Alain Gauthier ; *Yerma*, mise en scène de Vincente Pradal à la Comédie-Française ; *Impasse des Anges* de et par Alain Gauthier. Au cinéma, on la voit dans *P-A-R-A-D-A* de Marco Pontecorvo, *Je vous ai compris* de Franck Chiche, ainsi que dans des courts-métrages. Elle travaille auprès d'Ilana Navaro pour Arte Radio. En 2017, elle joue dans *La Fuite* de Boulgakov, mis en scène par Macha Makaïeff. Sous la direction d'Isabelle Lafon, elle joue dans *Une Mouette* d'après Tchekhov et dans *Bérénice* de Racine au Théâtre Gérard Philipe, et dans *Vues Lumière* en juin 2019 au Théâtre de la Colline.

PIERRE-FÉLIX GRAVIÈRE

Il suit sa formation de comédien au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris dans les classes de Jacques Lassalle et Dominique Valadié (promotion 2000). Il participe au Noyau de comédiens de Théâtre Ouvert (mises en voix et en espace de textes contemporains) avec Philippe Minyana, *Anne-Marie* ; Joël Jouanneau, *Le Pays lointain* de Jean-Luc Lagarce ; Jean-Paul Delore, *Mélodies 6* d'Eugène Durif, Patrick Kermann, Sony Labou Tansi, Jean-Yves Picq et Natacha de Pontchara. Il travaille avec Michel Didym dans *Le Langue-à-langue des chiens de roche* de Daniel Danis ; Robert Cantarella, *Algérie 54 – 62* de Jean Magnan, *Dynamo* d'Eugène O'Neill, *Les Travaux et les jours* de Michel Vinaver ; Julien Fišera, *Titustartare* d'Albert Ostermaier ; Alain Françon, *Les Voisins* de Michel Vinaver, et de Daniel Danis, *Platonov* et *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov, *Chaise* d'Edward Bond,



l'Hôtel du libre échange de Georges Feydeau au Théâtre de la Colline, puis dans *Les Gens* d'Edward Bond au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (2013-2014), *Toujours la tempête* de Peter Handke à l'Odéon Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier, 2015). En 2018, il joue dans *Comme il vous plaira* de Shakespeare dans une mise en scène Christophe Rauck. Sous la direction d'Isabelle Lafon, il joue dans *Bérénice* de Racine au Théâtre Gérard Philipe en janvier 2019 et dans *Vues Lumière* au Théâtre de la Colline en juin 2019.

JOHANNA KORTHALS ALTES



Formée à *Workshop* à la *School for New Dance Development* à Amsterdam, à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle joue régulièrement sous la direction de Robert Cantarella (*Aura-Compris*, *Hippolyte* de Robert Garnier, *Ça va* de Philippe Minyana, *Le Chemin de Damas* de August Strindberg, *Dynamo* de Eugene O'Neill, *Algérie 54-62* de Jean Magnan, *Onze Septembre* et *Les Travaux et les jours* de Michel Vinaver, *Pièces* de Philippe Minyana). Elle a joué également sous les directions de Frédéric Fisbach (*Les Feuilletts d'Hypnos* de René Char), Marielle Pinsard (*Pyrrhus Hilton*), de Béatrice Houplain, de Matthew Jocelyn (*Dans l'intérêt du pays*), Célia Houdart, Éric Vigner (*L'École des femmes*) ou Bernard Sobel (*Les Nègres* de Jean Genet). En 2012, elle joue dans *Laissez-nous juste le temps de vous détruire* d'Emmanuelle Pireyre dans une mise en scène de Myriam Marzouki puis dans *Le Début de quelque chose* et *Ce qui nous regarde* écrit et mis en scène par Myriam Marzouki. En 2015, elle jouera au cinéma dans *Francofonia*, réalisé par Alexandre Sokourov. Elle joue dans les mises en scène d'Isabelle Lafon : *Journal d'une autre*, *Deux ampoules sur cinq* d'après *Note sur Anna Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, *Nous demeurons* et *Let me try* d'après le journal de Virginia Woolf, *Une Mouette* d'après Tchekhov, *Bérénice* de Racine au Théâtre Gérard Philipe et *Vues Lumière* en juin 2019 au Théâtre de la Colline.

JUDITH PÉRILLAT



Formée au studio Pygmalion, Judith Périllat a suivi les cours d'art dramatique de l'Atelier Théâtre du Tourtour dispensés par Claudine Gabay. Elle a également pris part aux ateliers d'Isabelle Lafon, René Loyon, Claudie Decultis, Marie Piémontese, Françoise Lepoix, Emmanuel Vérité. Elle a joué sous la direction de Claudine Gabay (*Agatha* de Margueritte Duras, *Oncle Vania* de Tchekhov, *La Dame de la mer* d'Ibsen) de René Loyon (*Le Bus* de Lukas Bärfuss), de Mylène Haranger (*Le Chant du tournesol* de Irina Dalle), Jean Lecouëdic (*Le Triomphe de l'amour* de Marivaux, *Phèdre* de Racine) et Jean Kerr (*Les onze voies de fait* de Bernard Noël).

Soprano dramatique, elle pratique le chant classique, on a pu l'entendre dans *En Italique* de Coralie Fayolle et Jean-François Maenner à l'amphithéâtre de l'Opéra Bastille, *En l'amoureux Vergier* avec l'Ensemble de Gaelis. Elle joue dans les mises en scène d'Isabelle Lafon : *Une Mouette* d'après Tchekhov, *Nous demeurons*, *Bérénice* de Racine au Théâtre Gérard Philipe et *Vues Lumière* en juin 2019 au Théâtre de la Colline.



LA COMPAGNIE

LES MERVEILLEUSES

Le mot « merveilleuses » a pour moi l'odeur des vents contraires (des élans, des marées...) Les Merveilleuses, c'était au XVIII^{ème} siècle, au lendemain de la révolution, le nom donné à ces femmes qui avaient une façon particulière de s'habiller. J'imagine, une façon

de s'habiller un peu différente de ce que l'on attend. Glenn Gould en parlant de la modernité dit « qu'elle ne se situe pas dans le bruit, comme celui que font les lois qu'on brise (...) mais dans la subtilité, celle avec laquelle on pose des prémisses différentes de celles qu'on attendait de vous. » Etre là où on ne s'attend pas, où l'on ne vous attend pas.

Créer une compagnie, au-delà de la nécessité administrative, c'est lancer une pensée, c'est tenir son cap et inventer pour chaque spectacle la bonne posture. Le fil que je tire pour chacun probablement les relie. Les textes sont des phares qui éclairent fugitivement des routes, des directions, des endroits inexplorés. A nous de les saisir.

J'aime l'idée du temps, temps de la répétition, temps de la représentation. revenir sur un spectacle comme un musicien sur sa partition. Les spectacles sont toujours là, amarrés au port et toujours prêts à partir au large...

La compagnie, je n'y suis pas seule et ceux qui m'entourent sont les regards vigilants sans lesquels mon travail ne peut avancer. J'ai l'impression que les textes que je choisis de mettre en scène me regardent autant que je les regarde et c'est ainsi que nous avançons... et que nous continuerons d'avancer.

Isabelle Lafon